

Trombone et inattendu

Musique contemporaine. En habile manipulateur de sons électroniques, Denis Beuret associe au trombone des effets aussi rares que surprenants.

BENJAMIN ILSCHNER

d De prime abord, «Alone» est un titre bien énigmatique pour le disque que le compositeur et tromboniste Denis Beuret vient de réaliser: «Seul»? Comment a-t-il pu enregistrer douze improvisations en une seule prise et en solo tout en les agrémentant de séquences rythmiques, loops, échos et autres bruitages? Son trombone, du moins, ne peut être l'unique instrument impliqué. Une supposition qui se confirme lorsqu'on s'intéresse de plus près au travail de l'artiste jurassien. En quête d'un style éminemment personnel, il n'hésite pas à recourir à des embouchures de tuba, de clarinette ou de saxophone; et surtout, il accentue le côté expérimental de son jeu en exploitant les richesses de la musique électronique. Autant dire que ses images sonores dévient passablement de celles du cuivre traditionnel.

Combinaison inédite

Cette volonté de se démarquer résulte de longues années de recherche et d'étude. Denis Beuret s'est principalement consacré au trombone, mais aussi à la batterie, à la direction et à l'orchestration. Dès les années 1980, il fréquente l'École de jazz et de musique actuelle (EJMA) de Lausanne tout en se perfectionnant à son instrument de prédilection à Delémont et La Chaux-de-Fonds.

Aujourd'hui installé à Semsales, il a sillonné la Suisse et d'autres pays en multipliant les projets de tous genres, du solo au brass band, de l'harmonie à l'orchestre symphonique. Parmi toutes ces voies, il s'est finalement décidé à suivre celle de l'indépendance complète. Ses initiatives personnelles vivent



Denis Beuret. MICHEL VONLANTHEN

du hasard des rencontres et du goût pour la découverte. Se rapprochant notamment de l'Ircam (Institut de recherche et coordination acoustique/musique, créé par Pierre Boulez à Paris en 1969), où sont développés les concepts majeurs de musique électronique, il apprend à jongler avec les outils informatiques.

Aussi fidèle à son trombone qu'inspiré par ces nouvelles technologies, il met au point une combinaison inédite – et perpétuellement en cours de perfectionnement, comme toute idée née dans cet univers électro-acoustique. Divers capteurs disposés sur son trombone basse lui permettent de contrôler une infinité de séquences préenregistrées, sans assistance et en temps réel. Fruit de ces innovations, le projet «Alone» n'est donc pas qu'un disque: il se prête aussi à la scène et se destine à être renouvelé, d'autant que l'impro-

visation au cœur de la démarche signifie tout le contraire d'une composition figée.

Aussi jazzman

Le disque, justement: n'est-ce pas un support obsolète pour un inconditionnel de l'avant-gardisme? «Bien sûr qu'internet sert aussi de vitrine à mon travail. Mais la relation avec mon public ne doit pas en souffrir. Je veux pouvoir lui offrir ma musique dans un format concret et non seulement virtuel», conteste l'intéressé, décidément convaincu de la complémentarité entre la technologie et les qualités humaines. Comme le confirme son agenda des prochaines semaines, Denis Beuret se produit volontiers en concert. «Mon public, note-t-il avec satisfaction, n'a pas de culture ou de goût précis. Il apprécie de pouvoir laisser libre cours à son imagination, comme s'il se trouvait face à une musique de films sur

laquelle il pouvait imprimer ses propres images.» Aussi convaincante soit-elle, la formule à base d'électro-acoustique ne doit pas faire oublier les autres styles que pratique le tromboniste.

Egalement versé dans les langages contemporain et jazz, c'est avec son quartette «Beuret B4» qu'il entame sa prochaine tournée en Suisse romande. Avec la complicité de Bruno Tocanne à la batterie, Lionel Martin au saxophone et Rémi Gaudillat à la trompette, il remontera jusqu'aux années 1960 et 70 pour saluer l'œuvre de son confrère allemand, le jazzman Albert Mangelsdorff, autre spécialiste des rencontres entre le trombone et l'inattendu. I

> Denis Beuret, *Alone*, Leo Records, dist. Plainisphere.

> En concert avec le quartette de jazz Beuret B4, à Fribourg le 15 octobre (20 h 30, Centre Le Phénix). Egalement à Genève (16.10), Lausanne (17.10), Delémont (18.10) et Berne (20.10)
> www.denisbeuret.ch

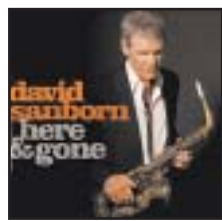
sélection

LES FRÈRES GALLAGHER EN GRANDE FORME



ROCK En 2005, les frangins Gallagher ont surpris leur monde en publiant un album balayant en quelques riffs seventies près d'une décennie d'errance. Une fougue retrouvée qui se confirme avec un septième album coulé dans le même moule et qui marque le retour d'Oasis à l'indépendance après une carrière passée pour l'essentiel sous l'égide de Sony BMG. Outre l'excellent single *The Shock of the Lightning*, on y trouve d'un côté des morceaux faisant la part belle à des guitares incisives, de l'autre des titres moins rentre-dedans mais tout aussi convaincants, comme la ballade *I'm Outta Time* ou *To Be Where There's Life*, qui cite ostensiblement le *Revolver* des Beatles. SG
> Oasis, *Dig Out Your Soul*, Big Brother, distr. Musikvertrieb.

DAVID SANBORN CASSE LA BARAQUE



JAZZ Belle surprise que ce disque de David Sanborn, habituellement spécialisé dans le «smooth jazz» d'ascenseur. Ici l'altiste rend hommage à ses maîtres, à savoir Cannonball Adderley et surtout Hank Crawford, le saxophoniste fétiche de Ray Charles. Immédiatement identifiable avec sa sonorité d'alto à la fois tendre et tranchante, Sanborn propose une relecture joyeuse et sans prétention de quelques fleurons du jazz classique et du rhythm'n'blues. Avec la complicité enjouée sur l'un ou l'autre titre d'Eric Clapton, de Joss Stone ou du vétéran soul Sam Moore et d'une rythmique d'enfer (Steve Gadd, Christian McBride), le saxophoniste se (nous) fait plaisir et casse la baraque! ES
> David Sanborn, *Here & Gone*, Decca, Universal

MERCI À OMARA PORTUONDO



WORLD Omara Portuondo livre un nouveau recueil de chansons puisées dans le répertoire cubain ou brésilien (un duo avec Chico Buarque sur l'inusable *O que sera*) et même français (*Yo Vi*, délicate adaptation du *J'ai vu* d'Henri Salvador qui ouvre l'album). A 78 ans, l'unique femme et l'une des dernières survivantes du Buena Vista Social Club n'a rien perdu de son élégance naturelle, de cette décontraction propre au «felin», cette déclinaison à la cubaine du jazz vocal dont elle est la reine depuis 60 ans. Et même si la voix tremble un peu parfois, elle n'en est que plus touchante. L'album s'appelle *Gracias*, mais c'est nous qui lui disons merci! ES

> Omara Portuondo, *Gracias*, World Village, distr. Musikvertrieb.

PAOLO CONTE DÉCONCERTANT



CHANSON Paolo Conte dédie son dernier disque à ses musiciens. Une façon peut-être de se dédouaner vis-à-vis de ceux qui se sentent frustrés par le manque de fantaisie, et surtout de mélodies marquantes, dans cette collection de chansons bizarrement orchestrées, façon électro-pop psychédélique. Un disque déconcertant qui nécessite certainement plusieurs écoutes pour en extirper les richesses cachées. Les nombreux fans de l'avocat-chanteur n'y trouveront aucune difficulté! Mais le mélomane réfractaire au parlé-chanté grognon et léthargique de l'avocat d'Asti passera rapidement à autre chose. A son frère Giorgio, par exemple, autrement plus attachant. ES
> Paolo Conte, *Psiche*, distr. Universal.

COMPILATIONS

> SALSA ET CUBA

«Salsa Gold» et «Cuban Street Party», distr. Musikvertrieb
L'excellente collection Rough Guide ne lésine pas sur les sorties. Toujours remarquablement documentées et sélectionnées par des musicologues avisés, ces compilations constituent une véritable mine pour les amateurs de musiques du monde à la recherche des pépites inédites. Parmi les récentes livraisons, on retiendra particulièrement le trépidant volume *Salsa Gold* qui permet de redécouvrir des artistes peu connus ou complètement oubliés de cet âge d'or de la salsa que furent les années 70 entre New York, Porto Rico et Cuba.

Et de Cuba, Rough Guide propose également une collection bonne pour les jambes et les oreilles: *Cuban Street Party* recense quelques perles du répertoire le plus dansant en provenance de La Havane, capitale de la musique festive, signées Celia Cruz ou Roberto Torres, mais aussi d'autres artistes moins connus. ES

coup de cœur

«Je suis fatalement mélancolique»

Rock. Christian Figuera, figure connue de la scène musicale romande, présente «20 Box Stories», son premier projet personnel.



STÉPHANE GOBBO

Cela faisait longtemps qu'il en rêvait, de son premier album. Pas loin de quinze ans. Après avoir enregistré une dizaine de disques en tant que guitariste de groupes comme Favez, Magicrays, The Sad Riders ou A Season Drive,

le Vaudois Christian Figuera est donc heureux de pouvoir enfin dévoiler un projet personnel, sur lequel il travaille depuis plusieurs années: *20 Box Stories*.

«L'histoire a commencé il y a environ six ans, lorsque j'ai accepté de participer à un projet de cadavre exquis pour lequel quarante artistes ont enregistré un morceau de deux minutes à partir des trente dernières secondes du titre précédent», se souvient Christian Figuera, qui dirige depuis 2000 la structure Gentlemen, soit un label doublé d'une agence de booking et de management. «J'ai alors composé *Welcome Home*, qui donne aujourd'hui son titre à mon album.» Un album sur lequel on reconnaît d'évidentes influences, celles du rock anglo-

saxon du tournant des années 80. «Ce disque, je l'ai enregistré pour me faire plaisir», confirme le musicien en citant des groupes comme The Cure, Ride, The Afghan Whigs ou The Autumns.

Même si on pourrait le qualifier de noisypop, *Welcome Home* s'impose avant tout par la mélancolie qui l'imprègne. «C'est normal, je suis quelqu'un de fatalement mélancolique», admet Christian Figuera, guitariste qui apprécie tout particulièrement la réverbération et qui pour la première fois a osé mettre sa voix en avant. Ce qui impressionne également à l'écoute de l'album, c'est l'honnêteté qui s'en dégage, due à un enregistrement réalisé – avec l'aide d'amis issus de la scène rock romande – dans une maison de maîtres du XVII^e siècle, à Romainmôtier. Et avec deux batteries, afin de pouvoir jouer sur des effets de stéréo. «Pour un morceau comme *Like Me, A Dream*, enregistré au milieu de la nuit, on est même allé jusqu'à nous entourer de bougies afin d'obtenir l'ambiance idéale.» Une belle découverte. I

> 20 Box Stories, *Welcome Home*, Gentlemen, distr. Irascible. En concert le 12 décembre à Lucerne (Schüür).

notes en stock

TAJ MAHAL 40 ans de carrière pour le grand Taj Mahal qui fête l'événement avec une pléiade d'invités (Ziggy Marley, Jack Johnson, Ben Harper). Du blues matiné de reggae, de jazz et de musique africaine comme il nous en a régalié au long d'une impeccable discographie que l'on préférera à cet album dont la production sonne un peu trop carré pour le subtil chanteur et guitariste américain.
> *Maestro*, Heads Up, distr. Musikvertrieb

DANIEL SCHLÄPPI Le contrebassiste bernois sort deux albums coup sur coup. Un double live en trio avec le pianiste Colin Vallon et le saxophoniste Jürg Bucher, et un autre en quartette avec le même Colin Vallon, plus le batteur Samuel Rohrer et le tromboniste allemand Nils Wogram. Du jazz subtil et délicat que l'on croirait issu d'une production ECM. Et pour cause, c'est Jan Erik Kongshaug, le magicien d'Oslo, qui a mixé le tout.
> *Forces* et *Dimensions live*, Catwalk.

JOE LOVANO Le saxophoniste américain réalise un rêve: enregistrer un disque entier avec un orchestre symphonique. Il peut compter sur les arrangements somptueux de Michael Abene à la tête d'un imposant effectif, le WDR Orchestra, augmenté du big band de la même radio allemande. Du jazz en très grand format, enregistré en public, qui ravira les amateurs.
> *Symphonica*, Blue Note, EMI

EDDIE FLOYD Le chanteur retrouve le label Stax dont il fut l'un des compositeurs les plus prolifiques dans les années 60. Ici il reprend des chansons dont la plupart avaient été interprétées par d'autres. Malgré une production qui manque de tranchant, il se sort plutôt bien de l'exercice, avec une voix toujours intacte et chaleureuse, à 73 ans passés. ES
> *Eddie Loves You*, Stax/Universal.